

PAUL FREOUR

PAISIBLES DEMEURES ULTIME DEMEURE



NATHALIE FREOUR

PASTELS

Paul Fréour

PAISIBLES DEMEURES

Extrait Le CHÊNE

Editions de La Licelière 1994

ULTIME DEMEURE

Extraits

Editions de La Licelière 1997

Nathalie Fréour

Pastels

PREAMBULE

Emprunté à Jean-Claude Guillebaud « *Une ferveur apaisée* »

... Au-delà des médiocrités et des crialleries, les jours qui passent me ramènent toujours à la douceur charentaise. Chez moi. Et dans mon esprit, cela a du sens. Dans notre course vers le multiple, le lointain et le nomade, nous laissons trop souvent de côté une dimension de l'être qui-parfois-se rappelle à nous. Aussi tenace qu'un parfum, aussi familier qu'une musique mais plus lancinant qu'un point de douleur, ce besoin de patrie nous ramène, penaud à la question qui hante la modernité : celle de l'identité véritable, de la « maison » terrestre où les hommes rêvent d'installer leurs pénates... Envers et contre tout, de telles interrogations continuent d'assaillir les humains. La revendication identitaire demeure. Elle est têtue. Elle est plus charnelle que toutes les théories du monde. Elle est carrément physique comme peuvent l'être la faim et la soif. Elle meuble nos mémoires d'une quotidienneté de gestes, de bruits domestiques, d'un assortiment de rites appris et de temps rythmés par l'habitude. En nous le désir de conserver tout cela... Nous avons d'abord besoin d'être de quelque part, d'habiter le « pays du père »... En elle-même, l'identité est au commencement de la conscience. Sa tiédeur, comme le sein d'une mère, permet à la sensibilité humaine d'éclorre. Le particulier nous ouvre un chemin vers l'universel. L'écrivain portugais Michel Torga disait : « L'universel, c'est le local moins les murs ». Sachons que plusieurs milliards d'humains vivent encore dans le particulier. Ils demeurent à l'ombre du clocher, du minaret ou de l'arbre à palabres. Ils trottinent leur vie durant, autour de la même rizière ou du même champ, naissent et meurent dans une patrie minuscule qu'ils n'échangeraient pour rien au monde... L'enracinement et la fixité territoriale induisent cet inestimable cadeau d'une ferveur apaisée. Le « local » n'est-il pas un bivouac à la lisière de l'universel ?

PRESENTATION

Si « *L'enracinement est le besoin le plus méconnu de l'âme humaine* » pour Simone Weil, Paul Fréour cultive son enracinement dans la sensibilité du plus intime de son cœur et c'est de son âme que parlent ces « PAISIBLES DEMEURES & ULTIME DEMEURE ».

Il exprime et se réfère à un besoin humain venu du fond des temps auquel chaque homme chaque femme tente de répondre et de se protéger, en s'assurant un toit. On sait la portée humaine et inhumaine d'un tel élémentaire besoin bafoué trop souvent dans nos sociétés toujours cruelles dévastées par des conflits meurtriers les guerres les maladies

Vivant dans un temps paisible et progressiste, médecin et artiste, c'est à travers la poésie, cette merveilleuse capacité humaine spirituelle dont sont dotés les poètes qui renaît perpétuel écho en nous, qu'il nous berce de ses mots fraternels apaisés autant qu'apaisants, s'adresse à nous en dialogue comme à toute âme sœur.

Réouvrant ses recueils, né en 1917 mort en 2013 il aurait 105 ans aujourd'hui, c'est d'une connivence naturelle et gratifiante que sont nés pour l'accompagner ces pastels.

Un immense merci à lui et aux poètes le peuple sans âge notre unique précieuse et universelle famille. Sans eux quel serait notre destin, quelle reliance à la vie à laquelle nous rattacher dans la longue chaîne humaine et l'intimité de notre âme ?

On pourrait dire de ces paisibles demeures réconfortantes qu'elles s'apparentent à l'édification d'une chapelle d'un tombeau spirituel défiant la terre et le temps empruntant les arcanes intemporels et sacrés des profondeurs de l'amour tout en leur conférant une dimension cosmique. Que vivent et perdurent les « paisibles demeures »

J'ai eu la chance de bénéficier au long de ma vie de sa généreuse présence, un beau-père bien nommé.

Ma reconnaissance infinie

Nathalie Fréour

Première partie

PAISIBLES DEMEURES

LE CHÊNE

Arrêtons-nous Fô un moment nous avons tant marché
Il fait si chaud arrêtons oui savourons
le silence immobile de l'été
Vois ces petits êtres qui dans les herbes courtes tentent de trouver leur chemin

Le monde entier Ilzé dans une goutte d'eau
dans ce brin d'herbe dans ces insectes minuscules
dans ce chêne solitaire au loin
Ce soleil torride m'étourdit
Je veux te mener à ce chêne de mon enfance
victorieux du temps et des saisons
Le vois-tu à l'horizon
sa silhouette vibrante de chaleur
Viens je t'aiderai
Une vie nouvelle nous attend sous son ombre



Un brin d'herbe me suffit Fô aujourd'hui
Celui-ci tout sec et comme tordu comme une crosse n'est-il pas beau ?
Ne te suffit-il pas ?

Il me faut Ilzé aujourd'hui la puissance de l'arbre dans le ciel
Sa communion dans l'air saturé de chaleur
Son mariage avec le ciel nuit et jour et sans fin sa tutelle à jamais
et son ombre offerte tel un monde nouveau
Le vois-tu mieux maintenant ce maître qui nous attend
fixé à la terre à jamais nourri d'elle

Oui Fô dans la communion vivante de l'air et de la terre
ses feuilles ses ramures ses branches charpentières
et l'architecture unique de son tronc dans le mystère de sa force

Tu vois Ilzé notre maître si fort et bienveillant près de nous si faibles
Mais lui si faible quand nous pourrions le détruire par notre intelligence
lui qui contre nous ne connaît pas le mal



Nous sommes bien ici Fô sous son ombre fraîche dans la touffeur de l'été
comme si une amitié de toujours nous unissait dans une confiance mutuelle
Oui noyés dans l'amitié de l'arbre
fortifiés sous ses ramures
Notre vie justifiée à nos yeux par cette fraternité tout à coup reconnue

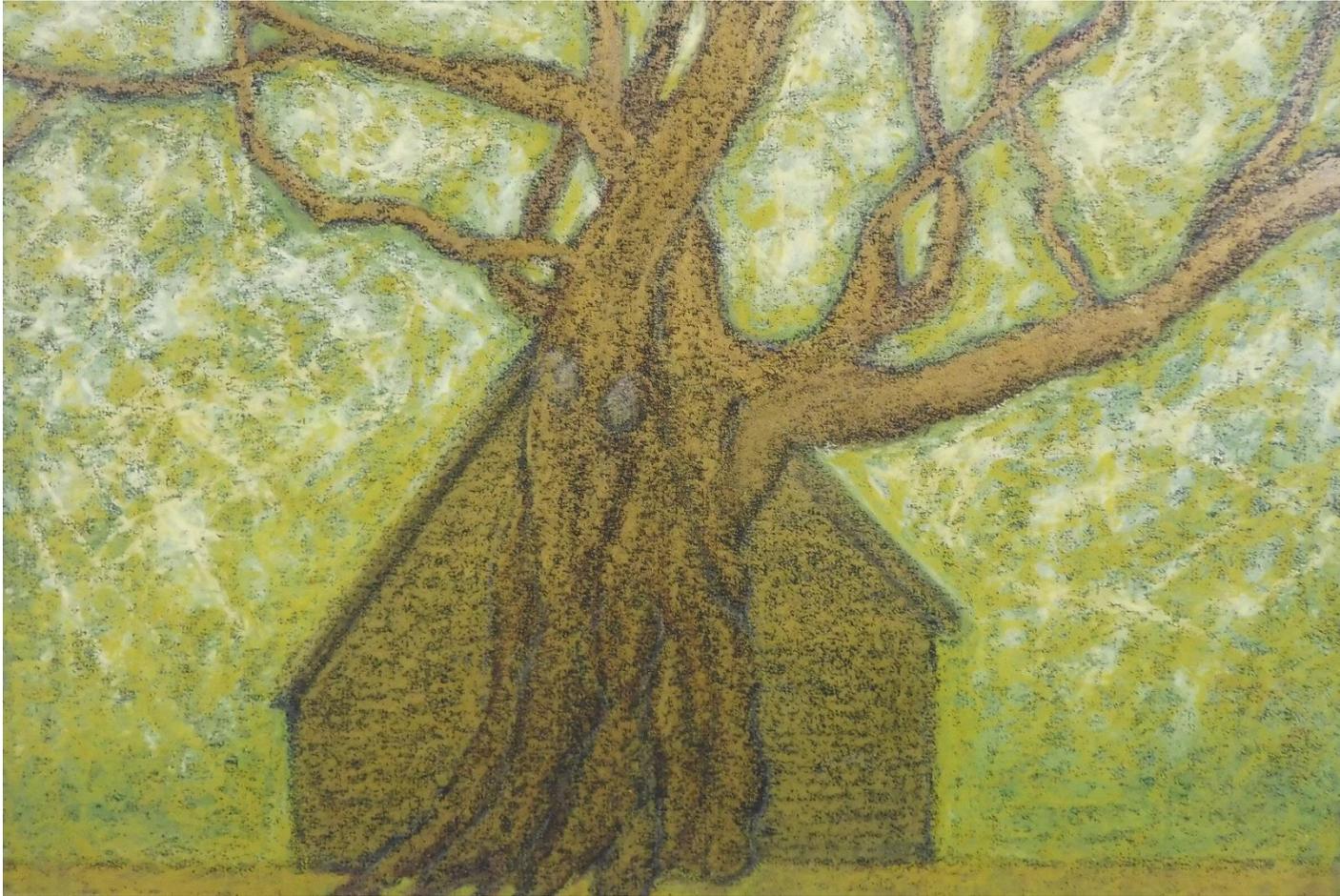
Tout participe à l'unité Ilzé dans la diversité des êtres
Cet amour ce n'est plus l'exaltation de soi-même à travers l'autre
Non la jouissance de l'instant mais un retour sur nous-mêmes
saturés par la nature entière où nous nous perdons
nous identifiant à elle à travers lui le chêne
dans sa force
son silence
sa pérennité
sa fidélité à lui-même

Laisse-moi Fô dire le chant du chêne



Oui le chêne a son chant il nous parle mais nous ne le comprenons pas
le soir quand la brise légère vient à se lever
autant de feuilles autant de feuilles de frémissements à peine perceptibles
On ne sait d'où ils viennent
Diversité de son chant selon la brise ou la tempête ou les saisons
selon que les feuilles sont jeunes ou vieillissantes
leur fuite dans les rafales de l'automne
Émouvant chant du chêne dans l'immensité de la prairie
La prairie a aussi son chant mêlé au sien quand la brise la caresse
quand la bourrasque la violente

Il n'est pas seul Ilzé à chanter notre chêne Taisons-nous
Entendons les rires les murmures les tendresses de ceux qu'il abrite dans ses branches
un monde d'êtres vivant sous sa protection
Ne sommes-nous pas de ceux-là
Notre voix nos murmures n'ont pas la même musique
la même gravité la même tendresse loin de notre chêne



J'aime Fô me représenter le chêne fixé à jamais au sol par ses racines puissantes

Enracinement permanence du chêne

Libres de nos actes libres de nos pensées

Là est notre supériorité

Esprit sans matière et comme sans frein

là est notre instabilité et notre infidélité

À lui notre chêne une forme de paix quand nous vivons dans le conflit

En lui la paix

nous n'en offrons que l'illusion

Nous sommes Ilzé heureux sous son ombrage le bonheur

Dans cet instant oui Fô

mais l'instant n'est rien

que sera demain

Deuxième partie

ULTIME DEMEURE

DERACINE

La plus grande souffrance ainsi l'homme Ilzé
Chêne ébranlé par la tempête
Déraciné
Sans abri
Humilié
Souffrance indicible

Je parle du pire déracinement
La perte du lieu
Du gîte le plus humble
Du plus intime refuge

Imaginons si on le peut
Elle est inimaginable
La perte du lieu
Avec elle la perte du temps
Plus de passé
De racines nourricières
Plus de rêves
Plus d'espérance

Ô joie s'il est possible
De nous sentir établis
Fermes sur nos racines

Ô joie nos racines nous sont liberté
Ô joie liberté dans notre enracinement



CHANT DE NOS RACINES

Ô pur instant du temps
Pure solitude du lieu

Temps et lieux qui sont miens
Je me nourris de vous attaché à vous
Lié par vous à ceux qui me précèdent

Ô temps ô lieux admirables que je vénère en moi
Mystérieusement installé bien en place dans ma solitude
Embossé à force soutenu par le passé pour l'avenir

Mes racines Ilzé comme celles du chêne
Profondes inconnues cachées dans notre propre sol à jamais
Une seule me suffit notre demeure

Un temps si court Fô un temps si court

Qu'importe
Dans notre précaire demeure nous voilà Ilzé si faibles
À jamais nourris dans notre dénuement
À jamais solides enracinés



CE MONDE M'ENNUIE

Ce monde m'ennuie Ilzé

De quel monde parles-tu Fô ?

De notre monde à nous occidental
Souillé d'images assourdi de bruits

Quelle idée Fô
Qui t'impose les images qui t'assourdit de bruits ?
Je fermerai les volets je fixerai de lourds rideaux
Je t'épargnerai la télé la radio...

Prisonnier je n'ignorerai pas la souillure du monde

Fô n'appelle pas souillure toute image et tout chant

J'aime les chants du monde
La stridence des déserts du vent
Les orgues des mers lointaines
Les silences musicaux des champs de glace



TES RACINES T'ASSERVISSENT

Tes racines Fô t'asservissent
L'enracinement
N'est-ce point liberté aliénée ?

Je plaide Ilzé la liberté nourrie du passé
Pas de vie humaine hors du temps
Passé avenir : une seule chaîne
Le sang des racines portent au-delà du souvenir
Au-delà de la mémoire
Attitude du cœur
Oui du cœur
Maillon d'une chaîne
Assurance de notre continuité



CHANT DE LA NATURE I

Je veux Ilzé chanter la nature

La nature Fô n'est que chant
Elle chante sans nous qui ne l'entendons pas
J'attends Fô ton contre-chant

Notre silence plus somptueux
Avant notre réveil le chant des oiseaux au matin
La douce berceuse de la brise dans les foins
Les fugues des feuilles frissonnantes et leur emportement ailé
Les infinies mélodies à peine audibles des soirs d'été
Les figures musicales inouïes des hivers glacés
La stridence des siroccos dans les sables
Il y faudrait Ilzé toute une vie écouter fixer traduire les chants de la nature
Je prête l'oreille aux sons familiers aux humbles chants de notre demeure
Aux sons minuscules un bruit un seul instant
Mais dans le cœur quelle résonnance d'où peut-être je tirerai un chant
Le volet qui bat
La goutte du toit mouillé de pluie
Le sifflement du vent sous la porte
Le combat de l'oiseau dans la haie
Un pas d'homme ou de revenant dans l'allée
Le grésillement d'une bûche dans le foyer
Une discussion au loin
Le craquement d'un vieux meuble à chaque saison
Des frôlements sous la fenêtre dans leur mystère



CHANT DE LA NATURE II

Notre monde est minuscule Fô
quand nous baignons dans l'infini du monde

L'infini du monde Ilzé
est dans le caillou du chemin son cri sous mon pas
le souffle d'une flûte dans la chute d'une feuille
le rire de l'eau dans le caniveau
le robinet qui pleure à travers la cloison
le chien au loin qui jappe
l'appel de deux êtres qui jouent peut-être leur vie

Il n'y a pas d'échelle Ilzé
pas de différence entre l'infini et le minuscule
La vie de l'homme est ma mesure elle vaut à toute échelle

Chante Fô notre demeure

On entend le monde Ilzé dans notre demeure
l'infini des cieux
les abysses des eaux
les déserts du vent
les orgues des forêts
Je les entends

Le chant est dans le cœur
L'infini dans le moindre

Ma demeure me suffit



INTERLUDE I

ROSE

Rose hier impertinente en ton costume de fête en ton parfum
Amie précieuse lumière de tout instant
Ce soir inclinée ensommeillée sans parfum ton costume fripé...

Elle est fanée Fô cette rose bonne à jeter

Rose affaiblie en son déclin elle vit encore Ilzé
Image de tout destin image de notre destin

Je chante le temps de la fanescence
de la lente de la riche fanescence de la rose
Pétales décolorés non sans couleur
rose humiliée non épuisée
Rose émouvante dans son évanescence
Dans sa mort d'où la vie renaîtra dans son fruit
J'aime voir dans la fanescence de la rose
L'image approchée de notre destin



INTERLUDE II

MENHIRS

Les menhirs fanent aussi
Images de l'indestructible
Monuments d'immortalité
Imperturbables en apparence
Ils vieillissent ces millénaires

Ils vivent leur séculaire fanescence
Les arêtes blessantes de leur jeunesse
Le gris vivant de leur jeune granit
Le brillant agressif de leurs micas
Les lichens les voilent d'un habit subtil
La mollesse de leur volume aux arêtes poncées
Leur corps immense sans structure

Voilà un sens nouveau à leur image encore dressée
à leur vie fanescente

En nous les années passées
Nos hier nous marquent
Déjà engagés dans la fanescence

Notre destin
Passer
Naît à notre naissance



INTERLUDE III

VILLE

J'aime les villes Fô bruyantes
Brillantes de leurs miroirs fières de leurs audaces

Les villes Ilzé monstres d'injustices
Chefs-d'œuvre du trompe-l'œil illusions des serfs

Terreau fertile Fô de ta solitude essentielle
Tu te nourris de leurs siècles
Novatrices aussi et infidèles elles fouettent tes demains créateurs

La ville est un visage Ilzé
Je souffre des cicatrices de ses combats
Je caresse ses rides sa vie plus riche que la nôtre

J'aime en la ville Fô les foules anonymes et diverses
Mystère humain à chaque pas entrevu
Pressées et égarées amies et ennemies

Dans cette course folle Fô
Dans ce parcours hors norme
Bâtir notre monde et notre identité



DECRIS-MOI TA DEMEURE

Ilzé décris-moi ta demeure

Tu la connais Fô

J'aspire Fô à la retrouver en la fraîcheur des soirs et les matins de lumière

Je rêve de plages ensoleillées au sable d'or

De vallées ombreuses aux verdure parfumées

De collines chargées de fruits d'automne

De forêts de silence et de ténèbres

Et dans ces paradis du monde j'y vois ma demeure mariée à la nature

Et moi dans une communion de bonheur nourrie d'elle

C'est un rêve Ilzé

La demeure de mes rêves Oui Fô mais un rêve vaut la réalité

Un autre jour je construis le palais de mes rêves

Je n'ai jamais fini d'éternels chantiers

Tant de beauté de fleurs de jardins frais tant de patios de jeux d'eau...

Où est la vraie vie Ilzé sinon dans le cœur

Où la source sinon dans l'esprit nourri de solitude

La demeure qui me convient est la plus simple

Celle où le cœur s'entend chanter

Celle où l'âme jouit d'elle-même

C'est là où je voudrais vivre



MA DEMEURE A MOI

Qu'importe la demeure pourvu qu'on ait l'ivresse
La jouissance la saveur intime le sentiment indicible de se reconnaître
Faim de cette reconnaissance de soi qui m'était cachée fulgurance
Qui nous révèle à nous-mêmes une seule fois cela suffit
Reconnaissance inoubliable

Présente à jamais comme compagne permanente discrète et silencieuse
Qui me fait signe dans le lointain ou dans l'intime
Je vis avec elle elle me laisse vivre ma vie quotidienne
Mais je sais qu'en ce havre en moi je peux la retrouver accueillante à jamais
Telle est ma demeure
Ilzé La douceur de nos demeures les hommes l'ignorent
Bruit divertissement agitation leur en ferment l'accès

La société m'est nécessaire Oui Ilzé sans elle nous ne pourrions pas vivre
Mais elle ne reconnaît pas la vraie vie d'esprit elle ne connaît pas l'âme
Elle ne fait pas droit à la solitude

Oui ma solitude est ma demeure
Elle m'est un palais orné de son dépouillement
Elle nous fournit notre décor intime
Berceau Tabernacle Tombeau Sphère céleste



OU EST TA VRAIE DEMEURE ?

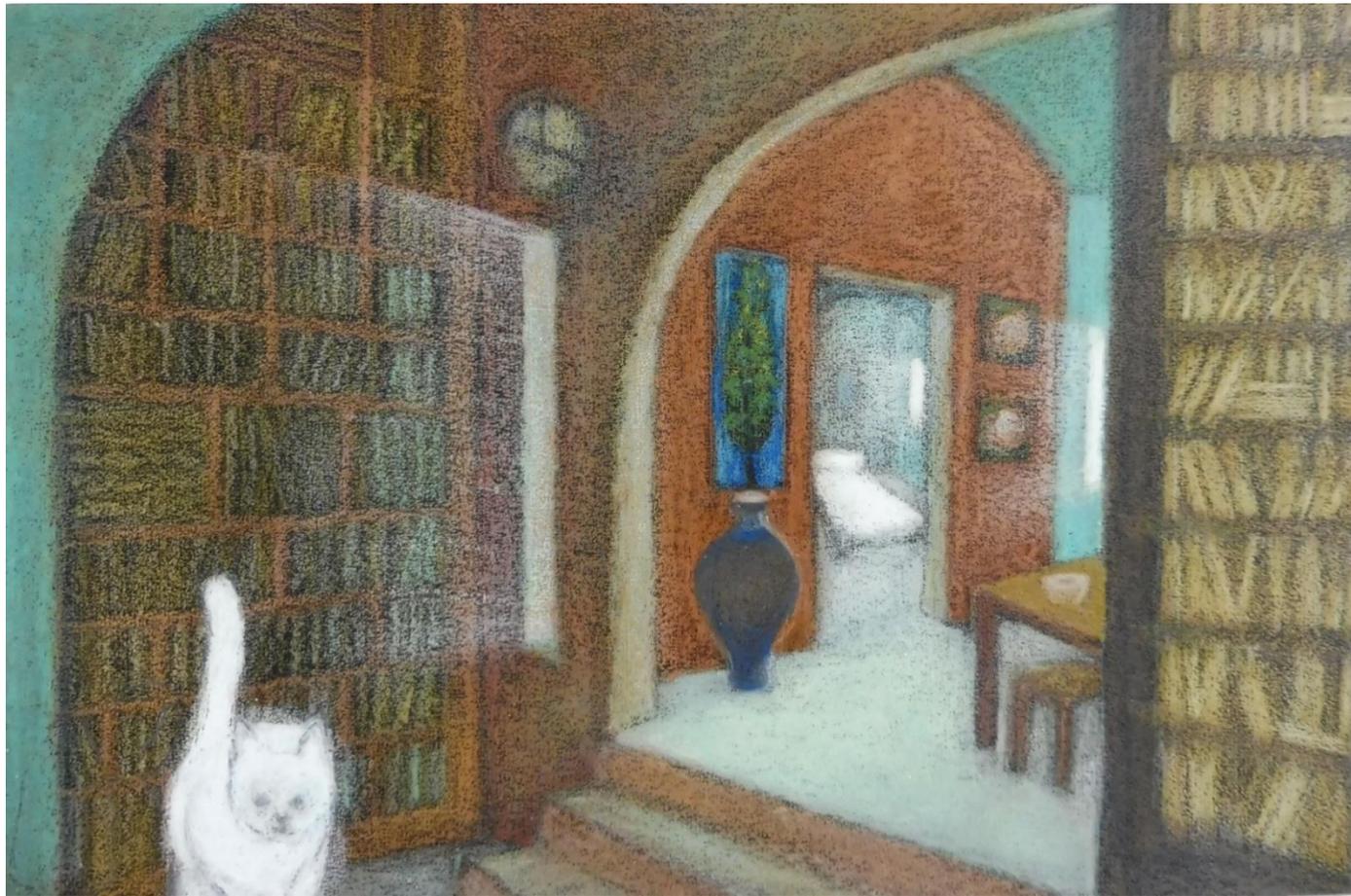
Où demeures-tu ?
Où est ta vraie vie ?

Dans cette demeure toute une vie
Pour lui donner son visage construire ses décors
Toute une vie pour nous adapter à elle
Une accumulation de vies
Une connivence

Notre identité est la sienne son identité est la nôtre
Une âme commune une communion un soutien mutuel
Les trésors de nos collections
Les amers pour nos atterrissages
Les archives de nos souvenirs

Murailles blindées assaillies des fureurs de la ville des vulgarités bruyantes de la foule
Ici hâvre et silence sécurité de notre identité

C'est là que je vis
C'est là que je demeure
Ma demeure est en moi-même



NOTRE DEMEURE I

Aurons-nous Fô un jour demeure à notre mesure ?

N'avons-nous pas déjà Ilzé une demeure ? N'est-elle pas bien faite pour nous et nous adaptés à elle avec le temps ?

J'ai rêvé de demeures nouvelles Fô j'ai imaginé chaque nuit j'en ai tant créé Fô j'ai cru créer...

Les demeures auxquelles tu penses Ilzé ne sont pas de ce monde inaccessibles

Mon rêve me suffit ma jeunesse Fô nourrie de rêves à jamais insatisfaits car j'étais pauvre

De ta demeure d'enfance quel souvenir Ilzé aujourd'hui ?

Un souvenir à jamais présent perdu dans le passé de douloureuse joie une douleur oui et une forme de la joie
tout en ce temps-là était dans le cœur Aujourd'hui ? Je ne sais Fô peut-être mes aujourd'hui sont-ils insatisfaits
Demain Fô leur souvenir nous illuminera le cœur il n'y a peut-être de vrai bonheur que dans le souvenir

Alors Ilzé Qu'importe la demeure qu'importe cette maison de pierre de bois de chaume
Si notre demeure est aussi une demeure du cœur une demeure sans pierres sans bois
Faites de nos souvenirs et de nos rêves



NOTRE DEMEURE II

Il n'y a pas d'oiseau sans nid
Pas d'homme du plus puissant au plus pauvre
Sans demeure fût-elle la plus pauvre
Portant notre empreinte de tous les jours les marques de nos nuits

Malheur sans mesure de ceux qui perdent leur demeure
Par la misère la guerre pauvreté absolue inhumaine
Par les matins glacés du monde des villes hostiles des ponts
Je hais cette perte de l'essentiel notre demeure

Je chante ma demeure elle assure mon chant je chante ma demeure mon lieu de vie
Je chante les voyages de ma demeure
Je rêve d'horizons marins de coteaux et de montagnes
De bocages humides de garrigues torrides
Je la rêve cachée sous les frondaisons du passé
Ou à l'ombre de ce porche église chargée d'histoire
Ou au loin dans un lieu plein de charme

Je chante ma demeure sa vie
Sa façade dans son sourire de silence
Ses chères rides vivantes marquant sa vie
Notre commune vie notre commun destin
Je chante ma demeure et ma vie avec elle
Notre communauté d'épreuves de drames de soucis et de joies
Je chante ma demeure qui aura une fin

Ensemble nous ferons cette expérience liés à la vie à la mort



QUELLE DEMEURE ?

Une demeure Ilzé pour notre vie
Pour mieux nous révéler à nous-mêmes

Une nouvelle demeure Oui Fô j'ai fait un rêve de gloire
Orgueilleuse et de plein vent sur ce tertre dominant les quatre points de l'horizon
Observant le vaste monde et surveillant nos accès

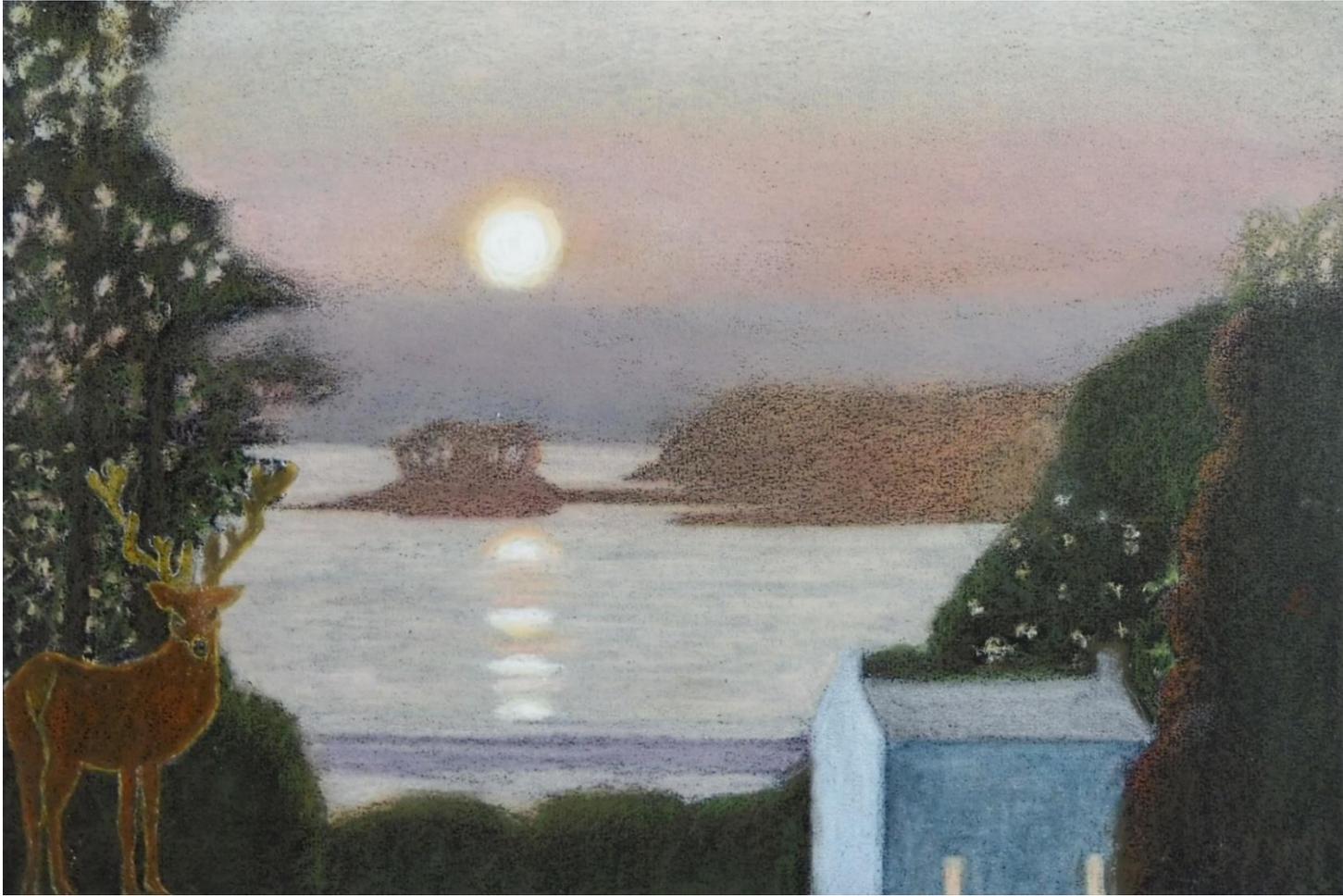
Pourrions-nous nous consacrer à nous-mêmes Ilzé installés à un pinacle comme à un guet
À l'affût peut-être de l'arrivée d'un ange ou de l'approche furtive du spectre de la mort
Je rêve d'une demeure pauvre et basse cachée dans les replis d'un bocage
À peine le chant de quelque oiseau le chapelet chanté de quelque ruisseau
La brise courant dans le faite des arbres

Nous relieraient-ils au monde ? Ainsi reclus en nous-mêmes asservis aux chaînes que nous nous serons données
Coupés de tout comme au bout du monde dans notre intérieur fermé sur lui-même
Il y a Fô péril dans cette solitude de sommeiller de s'endormir faute d'entendre le moindre appel

Il est vrai Ilzé alors sur un éperon à mi-pente face à une montagne majestueuse
Quelle méditation cosmique nous pourrions mener

J'y laisserai ma vie Fô...épuisée de cette orgueilleuse majesté à toute paix inaccessible...

Non Ilzé non une basse demeure cachée dans la futaie dans la douceur la moiteur
Dans le crépuscule permanent de la forêt où toute vie est présente mais humble à peine audible
Voilà ce qui nous convient



ULTIME DEMEURE

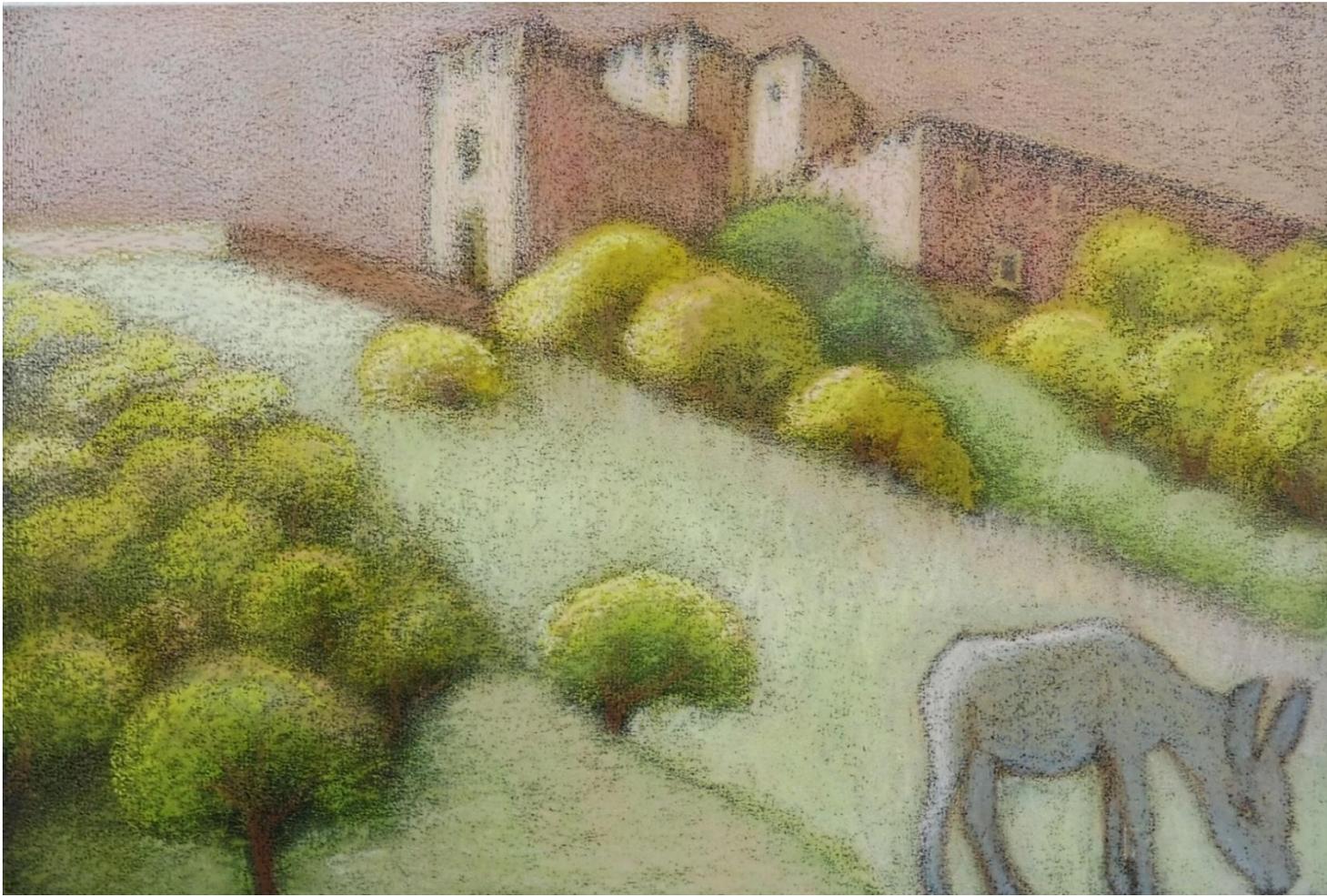
Toute demeure est un palais
Si peu qu'il soit presque caché si humble
Mon logis si sombre là est ma lumière
Près de ceux qui n'ont rien

J'ai pignon sur rue fenêtre sur cours
Mon palais m'attend mon secours ma fortune ma place au soleil perdu il me console
Mon palais coffret minuscule ou palais d'opulence là est ma vie dans son intime
Mon palais stuc je fais mon cinéma je monte mon théâtre sa scène me suffit
Tu joues toujours ta vie diurne dans l'apparence pure ta nuit en un spectacle solitaire

Je me plais ainsi j'échappe à l'anecdote à la rencontre fortuite
Je vis dans ma demeure mon ultime demeure

Tu ignores ta demeure
Ta demeure –ton ultime demeure- c'est toi-même ses murs sont en toi
Tu as en toi tes décors intérieurs bijoux précieux tu les portes en esprit
En toi le palais est là tout entier en toi le tabernacle de ta foi

Car ton palais seule richesse n'existe pas il suffit de se nourrir de silence
Il suffit de savoir dans la nuit percevoir l'infime lumière qui naît
Alors tu reconnaîtras que tu portes en toi ta demeure
La seule vraie celle qui ne faillira pas celle que tu ne quitteras pas



CHANT DE MA DEMEURE

Ô chant de ma demeure tu combles mes rêves comblée mon enfance
L'image que je garde de toi est plus vraie plus émouvante que tout

J'ai revu cette maison d'autrefois
J'ai voulu tout revoir tout mesurer comparer
Et ma vénération étonnée est devenue hargne
Colère intérieure contre cette réalité décevante

Oublier le rêve le détruire en moi Ô mon rêve d'enfant !
Ô demeure si douce si noble si humble pourtant si mystérieuse
Ses parfums ses lumières changeantes
Ô ses bruits familiers et tout à coup ses assauts de bêtes en furie
Ô son petit jardin que je croyais le monde
Si aimés et craints les pauvres murs de pierre sèche

Ce que je viens de revoir sans le reconnaître ce vrai tue le vrai d'autrefois
Le seul qui me concerne le seul qui m'ait fait vivre accompagné à ce jour

La colère de l'homme déçu et pourquoi déçu ?
C'est le passé qui est le vrai mon cœur est fait de lui
La colère de l'homme déçu sotte vanité de l'adulte

Le lys odorant des vieux murs de soleil vaut les gloires du monde



VARIATIONS SUR LA FLAMME I

J'aime Fô cette douce chaleur tout ici est feutré calme
Il fait si froid dehors le vent si vif j'entends ses plaintes à travers les vitres

Ô flamme tu m'es nécessaire tu es la vie stimulante de ma vie le fouet amical et cuisant

Ô flamme claire instable et coléreuse excessive brutale et fragile désobéissante et butée
Tu es l'image même de l'homme de ses élans et de ses assauts de ses espérances et de ses échecs

Ô flamme image de la colère brasier et tout à coup du don de soi

Tu te donnes aux malheureux aux démunis aux abandonnés
Un éclair de tes langues de feu suffit à les stimuler
Tu es l'image de l'enthousiasme oblatif de l'amour

Car Ô feu tu te donnes et tu meurs te consumant en un instant si je n'ai pas la force
La générosité la volonté d'entretenir ta vie en même temps que la mienne

Et cendre tu deviens douce cendre qu'un souffle disperse cendre généreuse aux mains gelées
Poussière tu vis encore sous la mort j'aime cet effacement si lent cette humble vie mourante



VARIATIONS SUR LA FLAMME III

Rien dans ce bureau austère rien qui attire soutienne le regard
Point d'ornements quelques livres une fenêtre sur la nuit

Je ne m'ennuie pas je demeure pensif sans pouvoir secouer cette chape de tristesse
Cette tristesse m'est douce et je m'y complais

Bonne Ilzé d'avoir allumé ce feu ô tout à coup ces flammes claires chantantes
Sifflantes parfois comme sylphes et tout devient joie et parade

J'étais penché à ma table comme penché sur moi-même
L'esprit ainsi replié comme perdu dans la brume sans défense et sans issue
Et tout à coup une étoile un astre un soleil est né
L'espérance la joie sont devenues possibles

Ô flamme tu as orné de feux et d'ors mon repère
Et mon cœur s'est épanoui qui était fermé épanoui ? Aussi purifié
Ouvert à l'espérance à l'enthousiasme à la création au don de soi

Mettons-nous au travail



QU'IMPORTE L'APPARENCE

Ce château Ilzé que tu vois là-bas couronne dominatrice
Vêtu de ces pierres opulentes coiffé de ces hauts toits
Réussite d'équilibre quelle solidité quelle paix apparente
Quel bonheur vivre là et mourir
Quand tant de malheureux vois-tu ces maisons basses
Leur visage gris maigre et perdu le malheur de vivre là

Non Ilzé tout n'est qu'apparence
Habiter ici ou là par hasard nous sommes distribués ici ou là logés
Tel à l'abri qui ne croyait pas l'être
Tel découvert et nu qui croyait mériter mieux

Rien à attendre de l'apparence la douleur est en nous
Quand et comment est-elle entrée ? Nous avons fermé les portes
Nos riches amis y avaient mis des gardes mais non rien n'y fait
Ni ta vie vertueuse rien n'est réglé d'avance
Tout est inattendu imprévisible

Acceptons l'incertitude Ilzé vivons l'inspiration du moment
Il y a une grâce d'imprévoyance une confiance aveugle et sotte
Puissante et sainte



VIEILLES DEMEURES

Vieilles demeures stériles comme les vieilles femmes
Elles n'enfantent plus rien ne s'ouvrent plus à l'air fermées elles asphyxient
Refusant soleil et lumière on ne frappe plus à leur porte elles sont mortes de silence
Quand leur silence ne sera plus jamais coupé d'appels et de chants
Quand portes et fenêtres n'auront plus été ouvertes depuis des jours
Quand personne ne répondra à qui frappe
Quand des lettres fanées ne seront pas retirées de dessous la porte
Quand nulle fumée ne couronnera leurs tristes cheminées...

Mais ne vous fiez pas au visage des vieilles demeures... Elle est morte pensez-vous
Et vous découvrez songeurs les signes de sa mort les rides de sa face les plaies béantes de son toit qui fut si fier
Les blessures de ses vitrages qui ne la défendent plus des tempêtes
L'exubérance des herbes sauvages qui montent sans retenue sans respect à son âge à l'assaut de ses murs
Ne vous fiez pas aux plaies des vieilles demeures coquilles vides délaissées
Et meurtries d'un autre âge inutiles et misérables exclues de la vie
Elles nous sont douleur et nostalgie dans le plus simple appareil leur beauté passée et misérable
Est pour le cœur épris fascinant émoi ces demeures meurtries ne sont pas mortes
Nos abris ne meurent pas ils s'assoupissent s'endormant pour longtemps et il en est qui se réveillent un jour

Un jour parce que le ciel offrait une couleur plus douce sur son visage de pierres fanées
Un jour parce qu'un sentiment fraternel transfigure ces vieux murs
Cette vieille demeure recluse et silencieuse depuis si longtemps accepte de sourire
A nouveau s'ouvre la porte se réveillent les fenêtres s'anime et fleurit le jardin
Naît un sentiment gratifiant d'espérance de bonheur et de paix de triomphe sur la mort



LES GRENIERS DE MON ENFANCE

Les greniers de mon enfance te rappelles-tu cette échelle qui y menait
Et l'exploration commençait sous ses charpentes marines
Dans ces profondeurs obscures la peur régnait
Mais l'attrait de la découverte tout à coup d'une merveille sans nom
Les greniers de mon enfance te rappelles-tu cet escalier dérobé interdit
Et nous étions dans un monde nouveau éclairé de deux lucarnes haut perchées
Un monde incohérent d'objets endormis posés là par le hasard et par le temps ils nous attendaient c'est sûr
Dans le grenier de mon enfance nous avons découvert des mondes et ces mondes étaient la vie
Plus attirante plus vraie que la vraie vie dans l'usuel des jours gris
Dans les greniers de mon enfance nos jours étaient chargés de rêves et le rêve était notre vie
Vieilles choses mortes ? Non témoins vivants étrangers d'un monde ancien qui nous révélaient les merveilles
Dans les greniers de mon enfance s'accumulent les matériaux du souvenir ainsi se construit cette mémoire
Jardin secret des ultimes demeures

Les greniers de mon enfance je ne les retrouve plus ni le goût de monter à l'échelle ni l'escalier secret
Dans les greniers de nos ultimes demeures je rêve de faire revivre le chant du passé
De sentir les brises parfumées du printemps les frissons voluptueux des temps de chaleur
Oui Ilzé le ton d'un jour ou d'un instant l'intensité d'un regard le tendre élan d'une rencontre
Le lent développement des êtres et des choses

Oublions les greniers du passé c'est en nous qu'il faut nous retirer seul désormais
Ce coffre-fort sans fortune ce nœud de la vie du cœur minuscule tabernacle en nous
Ce lieu secret nourri de notre seule lumière la seule qui compte désormais
Dans le détachement de tout le reste
Il suffit de fermer les yeux pour trouver l'essentiel devenu nôtre



PALAIS D'ETERNITE

Ultime demeure palais d'éternité marbre ou chaume tu nous survivras
Non pas indestructible mais durable
Chaume marbre ou vile matière
L'âme des choses est en nous-même

Le palais d'éternité sans nous est mort éternelle
Demain le palais sans nous coquille vide
Privé du fruit de l'esprit disparu

Ce palais de marbre ou de chaume durant les nuits de faste
Dans la confusion et le divertissement
Germeront des jeux et des massacres d'occasion des anecdotes douteuses
Ce palais de marbre et de chaume aura retrouvé la vanité

Et qu'importe
L'esprit seul compte



LE DECOR DE NOS ULTIMES DEMEURES

Vois Ilzé dans nos ultimes demeures puissantes ou misérables de chaume ou de marbre poli
Au cours du temps inexorable dans nos ultimes demeures cette lente accumulation
Des objets les plus pauvres aux plus rares souvenirs constructions de notre décor à jamais inachevé
Goût de la collection appétit de l'acquisition
Je vois Ilzé dans nos ultimes demeures comme un embryon de musée
Appropriation d'un minuscule fragment du monde
Je n'ai presque rien Ilzé contre le culte du souvenir contre ce décor construit de nos mains
D'objets devenus familiers j'aime de ces objets leur beauté leur simplicité plus que leur richesse
Leur prix pour notre cœur plus que leur valeur d'écus

Dispersons Ilzé cette accumulation de choses fuir l'accessoire repousser l'attirail des souvenirs
Construire un plateau vide un décor voué au dépouillement
Ainsi dans nos ultimes demeures nous exerçant au détachement choisissant le dénuement
Pourrons-nous seuls acteurs garder le jeu essentiel
La liberté de l'esprit



DEMEURE DE BEAUTE

Je voudrais Fô une demeure de beauté
Notre demeure ne te suffit-elle pas Ilzé ?
La beauté de la demeure ajoute à la beauté de la vie
Le charme Ilzé le charme seulement
Le charme est une forme de la beauté
Un aspect mineur de la beauté
La vraie beauté n'est que de l'esprit
Vit de l'esprit
Passe par le seul esprit
Et l'esprit crée la beauté en la dépouillant
Atteignant ainsi son propre dépouillement



CHANT DU DEPOUILLEMENT

Oui je chante Ilzé un paradoxe l'esprit naît de son dépouillement
Il se perd dans le bruit le divertissement sa propre gloire
L'esprit n'est à la recherche que de lui-même
Et tout ce qui n'est pas lui ne peut lui être que mal-être asphyxie mort

La vie n'est pas faite du seul esprit
Compte aussi le corps et ses soifs

Ses œuvres sont ses plaisirs tourné vers lui-même
Le corps ne se donne que pour mieux jouir
Le corps ne connaît que lui-même fermé sur lui
L'esprit dans la solitude se connaît et se juge
Dans la solitude il crée
Seul l'esprit se donne aux autres au monde
Dans l'oubli de soi par l'oubli de soi

Tu nous tiens Fô un discours moral

Plutôt Ilzé une voie d'ascèse
Débordant la morale
En profondeur



NOS PALAIS SONT NOS TOMBEAUX

Vivre dans les palais ces tombeaux
Dans l'agitation vaine dans le faux des stucs l'inutile apparat des lambris dorés
L'excès monumental des escaliers les moquettes lourdes les canapés hors norme
La pureté glacée des surfaces polies réfléchissantes l'apparence de la facilité
Dans le faux-semblant dans l'ampleur outrée de tous dans la vulgarité
Vivre dans les palais ces tombeaux
L'esprit découvrira-t-il la vulgarité hissée à l'échelle de norme occidentale
La vanité la futilité la fausseté calculée de tout le gigantisme scandaleux

Quel tableau Fô l'esprit survivra-t-il ?

Que l'âme Ilzé puisse s'abreuver aux sources
Cachées dans l'intime assurée du silence
Ma demeure est ce hâvre j'y peux construire ma solitude
M'entourer de silence où rien ne m'appelle au dehors que je ne puisse refuser

On ne parle pas assez de l'âme
Les turbulences des palais les dangers de la rue les angoisses de la vie
Le tintamarre des médias tout étouffe l'âme et l'éteint
Personne n'entend sa plainte
ni son chant



EN TOI SEUL

Ta demeure – ton ultime demeure

C'est toi-même

Seul

Ses murs en toi

En toi ses décors ses trésors

Tu les portes en esprit

En toi le palais entier

En toi le tabernacle de ta foi

Mon intérieur est silence

Nuit désert

Ton désert une friche tu pourrais le cultiver

Tu pourrais ta nuit l'éclairer d'étoiles

Dans le silence faire monter les chants de gloire

Orner tes rêves des éclats des vitraux

Comme autant de fêtes intérieures

Ce que tu as possédé n'est rien

Tout est en toi

Il suffit d'accepter de reconnaître

De te nourrir de silence

Là sera ton palais là ta demeure

la seule vraie qui ne faillira pas nourrie de toi-même



Recueil réalisé à Nantes en septembre octobre novembre 2022

32 pastels Caran d'Ache sur papier noir Fabriano 16 cm x 24 cm

Lieux évoqués, ou pas : Assise Toscane Japon Kyoto Landévennec La Baule Carnac Bretagne Nantes Megève Baurech
Angers. Objets : Peintures pots pommes et fleurs de Paul Fréour

Nathalie Fréour

20 novembre 2022

PAUL FREOUR (1917 2013) Professeur de pneumologie et de santé publique à Bordeaux, membre de l'OMS
Artiste peintre & graveur, Poète

Ouvrages médicaux,

AU-DELA DES MOTS, LA MEDECINE ET L'HOMME (1988) Presses Universitaires de Bordeaux
LE MEDECIN, LE FUMEUR ET LE TABAC (1987)
L'HISTOIRE CULTURELLE DE LA MALADIE, Ed Privat 1980
FUMEURS, NE CONSUMEZ PLUS VOTRE SANTE (1974)
PRATIQUE PNEUMOLOGIQUE (1958)

Recueils de poésie, Récits

LES CHEMINS DE LA VIE (2009) Ed de La Licellière*
NOS VOISINS (2008)*
STANCES A UNE AMITIE (2005)*
LA GARE DE GUERANDE 1965-2002
LA TURBALLE 1965-2001
LOUIS BLAIS, MARECHAL-FERRANT (2001) *
ARMEL ET SYLVA (1999)*
JOURS ET SAISONS (1999)*
FRAGMENTS DE VIES (1999)*
L'AME DE MYRIAM (1997)*
MARIE (1997)*
LILY (1997)*
SOURCES (1997)*
ULTIME DEMEURE (1997) *
ŒUVRE D'AMOUR Ed Fus-Art 1996
HISTOIRES DU PETIT DOIGT (1995)*
PAISIBLES DEMEURES (1994)*
LÉTTRES A UN JEUNE AMI (1994)*
TRENTE PETITES HISTOIRES DE GRANDES AMOURS (1994)*
MON AMI (1993) *
ILLUMINE AVEUGLE (1993)*
QU'IMPORTE QUE PASSE LE TEMPS (1992)*
BREVES RENCONTRES (1989) Ed William Blake
L'AMI CHAVAL Dessins de Chaval Ed William Blake 1988

Livres d'artiste

PAR LES RUES DE ROME Texte et dessins Samie imp. Bordeaux 1964
VILLE texte P Coudray, gravures PF Samie Imp. 1969
EN UNA NOCHE OSCURA Jean de la Croix Monotypes PF, UFI imp. Pessac 1983
COMPOSTELLANES texte et dessins Ed Pierre Fanlac Périgueux 1991
LES HOMMES DE KERZHERO EN ERDEVEN Texte & gravures 1993
ME COMBLE SON SILENCE texte & dessins Couv Nathalie Fréour Ed La licellière * 1996
SPIRITUALITES DES LIEUX AQUITAINS de François Mauriac Dessins PF 1997
CHATEAUX DE L'AME Texte et gravures tirages Robert Frélaud caractères gravés Nathalie Fréour Livre d'artiste 1998
LES PONTS DE PARIS texte & Aquarelles * 2001
LIEUX DE SOLITUDE, RENE GUY CADOU texte & dessins * 2002
MENHIRS EN ERDEVEN Texte & Gravures * 2003
BASTIDES D'AQUITAINE, SAUVETERRE-DE-GUYENNE Texte & dessins * 2005
FORTERESSES SPIRITUELLES texte & aquarelles * 2006
MES VIEUX POIRIERS Texte & dessins * 2007
VARIATIONS SUR MES POMMES texte & dessins * 2009

NATHALIE FREOUR (1952) Peintre & Illustratrice, Poète Nantes

Site NATHALIE.FREOUR.FR